

DE L'INDIANITÉ AU BOUDDHISME DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Sophie SHAMIM (Anvers)

Marguerite Yourcenar a été fascinée très tôt par l'Inde et sa spiritualité. Tout son œuvre est imprégné d'allusions à l'Inde, son exotisme, ses mythes, sa poésie, ses sages, les religions, cultes ou philosophies nées dans son territoire. De même, grâce à quelques contacts réels cette fascination a mûri avec elle. Nous tenterons d'y déceler, sous trois aspects, une évolution vers le bouddhisme et cette sagesse que l'Inde nous apporta selon elle, "comme l'un des plus beaux dons [...] au genre humain" (GG, p. 357)^[1].

Dans son œuvre de jeunesse quelques allusions et références à l'Orient donnent l'impression que Marguerite Yourcenar paraît surtout charmée par l'exotisme et la sagesse d'une Inde insaisissable, qu'elle dépeint de façon stéréotypée.

C'est le temps des *Nouvelles orientales* et de "Kâli", la déesse qui tue en même temps qu'elle donne la vie. Marguerite Yourcenar a lu différentes versions du mythe (dans le *Mahabharatha*, chez Gœthe et Thomas Mann) et a choisi de nous présenter une Kâli terrible, douloureuse et déchirée, qui finira toutefois par rechercher la sagesse. La rencontre d'un sage l'encourage à réfléchir sur sa dualité lamentable de déesse-prostituée, qui aime et détruit ; il lui conseille de prendre patience. Le détachement du sage hindou n'implique pas une réprobation de l'abjection charnelle mais au contraire la résignation et un message d'espoir, comme s'il croyait vraiment à une harmonie finale de la dualité dans l'humanité imparfaite. Par cette fin révisée Marguerite Yourcenar montre son intention d'exprimer une vérité métaphysique, justifiée d'ailleurs par ses essais "Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la *Gita-Govinda*" (1957) et "Approches du tantrisme" (1972).

[1] "Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la *Gita-Govinda*", *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991.

Kâli nous introduit déjà dans le monde des mythes de l'Inde, celui de la *Gita-Govinda*, dont Marguerite Yourcenar développe l'érotisme encore mystérieux dans son essai sur cette œuvre. Telle image, comme la comparaison des cuisses de la déesse à la trompe de l'éléphanteau nouveau-né, atteste une connaissance de l'esthétique hindoue où ce genre de rapprochement exprime à la fois une certaine sensualité naturelle et le désir d'une fusion des êtres dans un univers édénique.

Cette idée traditionnelle de l'Inde érotique et sensuelle provient certainement du *Kama Sutra* de Vatsyayana (II^e ou III^e siècle ap. J.-C.), le plus ancien et le plus célèbre des textes sanscrits classiques, traitant sans scrupules de tous les aspects de la sexualité, code habile pour les poètes et les amants, contenant une science et un art de l'amour. Il nous procure une image de la société hindoue qui ne connaissait pas la pudeur. Les bas-reliefs des temples de Khajuraho (XI^e siècle) et d'autres, qui semblent illustrer le *Kama Sutra* en pierres, offraient un livre ouvert aux croyants. Sachant que l'érotisme des poèmes, épopées et contes datant de la période védique composait le bagage intellectuel de l'Indien médiéval, nous comprenons que celui-ci ne pouvait être étonné de ce qu'il voyait à Khajuraho. La sexualité n'avait aucune connotation dégradante mais s'intégrait tout naturellement à la vie.

Dans son second essai "Approches du tantrisme", Marguerite Yourcenar pousse plus loin encore son interprétation de la dualité problématique du spirituel et de la chair, personnifiée par Kâli. Selon la définition, le tantrisme unit la jouissance du monde à la libération transcendante par l'ascèse ou le yoga. Le tantrisme apprend que les énergies sensuelles ne devraient pas être réprimées mais au contraire canalisées au profit des individus et de la société.

Bien que Marguerite Yourcenar ait désavoué sa première nouvelle "Kâli décapitée" en dépit d'une réécriture de la conclusion en 1978, afin de se dégager d'une "vague Inde galante", pour reprendre ses propres termes, on ne peut s'empêcher d'être sensible à certaines analogies entre l'écrivain et son personnage : toute cruauté sanguinaire mise à part, l'une et l'autre courent le monde, se plient aux besoins des sens, écartent l'enfant, divinisent

De l'indianité au bouddhisme

la tête et donc l'esprit. Récuser Kâli, serait-ce récuser l'idéal tantrique de l'harmonie et la réalisation de soi ?

Les contacts avec les trois maîtres tant admirés, Rabindranath Tagore, Julius Evola et Mahatma Gandhi ont eu sur Marguerite Yourcenar un grand impact.

Elle reconnaît avoir été encouragée dans ses projets par R. Tagore à qui elle avait, à l'âge de dix-sept ans, entre autres, envoyé son premier recueil de vers. Il fut le seul à lui répondre que ses vers lui avaient plu et l'invita pour une saison à son université de Santiniketan, lieu de rencontre de jeunes intellectuels s'adressant à lui. Marguerite Yourcenar regrettera de ne pas avoir pu accepter cette invitation en Inde à cette époque-là et ajoute :

Je me demande aujourd'hui à quel point ma vie et ma pensée seraient différentes de ce qu'elles sont si je l'avais fait. (YO, p. 56)

On s'imagine pourtant que la jeune femme lisait avidement l'œuvre de Tagore, le seul grand poète indien connu en Europe et prix Nobel 1913. N'est-il pas devenu pour elle l'incarnation d'une Inde mystique qui déjà la fascinait ? Il est probable qu'en dehors de sa poésie, Marguerite Yourcenar ait été attirée par les idées de Tagore au sujet de l'éducation libre, anti-autoritaire, son amour de la nature, des mythes, de la métaphysique, de la musique, sa compassion des gens simples, son féminisme et son universalisme. Tagore aspirait à une coopération entre l'Orient et l'Occident qui d'après lui sont complémentaires et également nécessaires pour atteindre une culture universelle. Dans *Les Yeux ouverts* Marguerite Yourcenar rêve elle aussi d'une éducation universelle (YO, p. 255).

Toujours dans *Les Yeux ouverts*, ainsi que dans *Quoi ? L'Éternité*, Marguerite Yourcenar signale avoir été marquée par l'autobiographie de Gandhi, le grand philosophe-politicien hindou, le sage de la résistance passive et de la non-violence.

Le livre qui a été relu [...] avec le plus grand bénéfice, c'est l'Autobiographie de Gandhi. (YO, p. 234)

Nous avons cru retrouver cette influence dans *Mémoires d'Hadrien* et nous nous risquons prudemment à avancer quelques parallélismes.

Tout comme Gandhi, l'Hadrien historique est teinté de sagesse dans la conduite de son peuple. De même que Gandhi fut le grand pacifiste de son époque, Hadrien installa la *Pax Romana*. Les deux personnages entreprennent des voyages qu'ils consacrent à des inspections et des remises en ordre. Hadrien entreprend des réformes sociales en faveur des esclaves et des femmes, tout comme Gandhi améliore la condition féminine et surtout le sort des intouchables. Là où Hadrien s'efforce pour apaiser les désaccords éternels entre Juifs et Grecs, Gandhi a payé de sa vie son rêve de réconcilier hindous et musulmans afin de garder l'unité du pays. Les deux personnages se dressent contre tout fanatisme. Tous deux méditent et s'imposent des disciplines afin de se maîtriser complètement. Enfin Gandhi a vécu dans l'humilité et l'effacement de soi pour servir les autres. Vers la fin de sa vie Hadrien acquiert également cette attitude altruiste et se livrera à la philanthropie. On pourrait conclure que Marguerite Yourcenar élève Hadrien au niveau de Gandhi, ce qui ne fut jamais permis à l'historien mais bien au romancier.

En fin dans son essai "Approches du tantrisme", Marguerite Yourcenar nous confie avoir été transformée par la lecture de *Yoga tantrique* (1952) de Julius Evola. Aussi bien l'auteur que l'indianité sont arrivés à maturité dans *L'Œuvre au Noir* dont Marguerite Yourcenar avoue les accointances avec le tantrisme, que "peu de lecteurs ont vu"^[2].

Le tantrisme peut être considéré comme le pendant oriental de l'alchimie. Tout comme le rituel tantrique use les forces du corps pour accéder à la spiritualité, le docteur-alchimiste Zénon expérimente avec toutes les possibilités du corps pour atteindre un état extatique et divin. Dans cette spiritualité par l'entremise du corps, le corps n'est nullement traité avec la réprobation typiquement chrétienne. Au contraire *L'Œuvre au Noir* lance une nouvelle conception du plaisir charnel, caractérisée par une dimension mystique.

En outre, l'hindouisme tantrique et l'alchimie se partagent une pensée cosmique où les substances représentent des stades de l'inépuisable manifestation de la Matière Primordiale. Plantes, pierres et métaux aussi bien que le corps des hommes ne sont que

[2] Jean CHALON, "Marguerite Yourcenar en passant par Rudolph Valentino, Beethoven et Marguerite Yourcenar", *Le Figaro littéraire*, 18 juin 1971.

De l'indianité au bouddhisme

des moments d'un même processus cosmique. Il est donc possible de passer d'un stade à un autre, de transmuier une forme dans une autre. De même, Zénon a l'intuition d'être relié à tout : aux minéraux, à la végétation, aux animaux et aux hommes. Selon l'hindouisme cette transmutation est impossible tant qu'un être reste entravé dans les liens de sa personnalité ou de ses convoitises terrestres.

Pour le tantrisme l'objectif de tout individu est l'union mystique avec la Perfection, l'Être universel cosmique. Pour finalement toucher à la perfection l'homme doit se transformer continuellement. À travers Zénon nous assistons à l'effacement de l'ego, un parcours vers le dépouillement et la résignation à la mort.

En outre le thème du sacrifice est récurrent dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Ce rituel de destruction ou d'abandon volontaire à la divinité est une pratique fréquente dans plusieurs religions orientales, telles que le brahmanisme, le shintoïsme et d'une manière extraordinaire dans le tantrisme, spécialement dans sa forme de mystique tibétaine. Les religions orientales atteignent plus aisément la mort de l'individualité grâce à l'idéal du dépassement de soi.

Hadrien est captivé par le gymnosophe qui n'éprouve aucune crainte devant la mort. Remarquons que cette mort du sage est une mort heureuse et cosmique car les hindous et les bouddhistes croient que l'homme dépouillé de tout, participe absolument à l'Être, l'identité du Tout et du Rien. D'ailleurs, par l'offrande de sa vie, le sage brahmane contribue à l'œuvre divine.

Bien que Marguerite Yourcenar admire la noblesse du geste de l'autodestruction comme un don de soi, elle a horreur de toute mort violente ou spectaculaire et dans son évolution vers le dépouillement mystique, elle se prononce de plus en plus pour la mort paisible en toute humilité et détachement, visant un retour à la nature universelle.

Dans ses œuvres tardives comme *L'Œuvre au Noir* et *Un homme obscur* Marguerite Yourcenar opte pour une autre forme de sacrifice à portée symbolique où l'élément esthétique est totalement absent. Elle réfère au Tchöd tantrique (*EM*, p. 398), comme il est décrit par Alexandra David-Neel dans *Mystiques et*

magiciens du Tibet^[3]. C'est un rituel macabre tibétain, en fait une sorte de sacrifice psychologique servant à rejeter tout orgueil engendré par l'idée même du sacrifice. L'officiant doit se rendre compte qu'il n'a rien à donner puisqu'il n'est rien. Le but chez les Tibétains est d'accepter l'absence complète de l'*ego*, de brûler le moi individuel, c'est-à-dire de faire le sacrifice de son sacrifice. Dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar cette philosophie s'applique au Prieur des Cordeliers, Jean de Berlaimont et à Zénon, deux êtres solitaires qui à travers la dissolution du moi dans l'espèce, aboutissent au même renoncement paisible à la vie et l'acceptation d'une mort sereine.

À bout de forces le Prieur se confie à Zénon comme suit :

Mais il n'y a rien à sacrifier... Il importe peu qu'un homme de mon âge vive ou meurt... (ON, p. 743)

Selon Marguerite Yourcenar cette humilité contient des analogies avec l'expérience tantrique du Tchöd. De même que l'acteur tibétain, Zénon évolue à travers des tortures imaginaires de l'angoisse physique au renoncement silencieux.

Par leur renoncement au moi, le Prieur et Zénon suivent la voie bouddhique de l'effacement de la personnalité que Nathanaël, l'homme obscur, poursuivra plus loin encore pour aboutir au triomphe du cosmique sur l'individuel.

Nathanaël, en effet, se détache graduellement des choses de la vie, les relativise, mais s'enrichit spirituellement. Cette évolution reflète l'ultime vision de Marguerite Yourcenar sur la vie et la mort.

Par son détachement graduel des vanités, par son humeur égale, par son immense pitié pour les créatures souffrantes de ce monde, sans jamais se plaindre et par sa communion avec le tout à travers la mort qui est une espèce de Nirvana, Nathanaël – celui dans lequel il n'y a pas d'imposture – correspond au sage bouddhique, accomplissant son ascension spirituelle.

[3] Alexandre DAVID-NEEL, *Mystiques et magiciens du Tibet*, Plon, 1929.

Conclusion

En guise de conclusion nous aimerions souligner que l'indianité ou cette autre conception de vie et de mort qui a tant inspiré notre auteur dès sa première jeunesse, a subi une grande évolution dans laquelle nous distinguons trois étapes.

Dans un premier temps l'auteur a été séduite par *l'exotisme et la sagesse figée* d'une Inde lointaine et mystérieuse. Il est déjà clair à cette période qu'elle a été ravie de l'érotisme sans tabous propre au *mythe*. Elle a cru y trouver une réponse au dualisme âme-corps qui marquait sa propre personne.

Par la suite, en deuxième lieu, les philosophes hindous et bouddhiques enseignant une évolution dans l'être par une démarche personnelle, morale et mystique l'ont beaucoup marquée. C'est en moyennant les principes sacrés du *tantrisme* que Marguerite Yourcenar essaie de prouver sa propre conviction que l'acte érotique peut conduire à la réalisation transcendante de soi dans l'expérience à la fois *sensuelle et mystique* de l'autre.

Quant à la troisième période, celle de la *sérénité*, nous croyons que la sagesse du bouddhisme a joué un rôle décisif. C'est, en effet, dans son dernier roman *Un homme obscur* que nous retrouvons ce monde intérieur et dépouillé inspiré par la voie bouddhique du détachement, du retour à la nature, du Nirvana atteint par Nathanaël, ce héros obscur.

Sans doute toutes ces étapes ont contribué tant à *l'épanouissement* de notre auteur qu'à l'acceptation et l'apaisement.

Signalons encore que Marguerite Yourcenar a fait deux voyages en Inde – bien que sur le tard (en 1983 et 1985) et qu'elle avait le désir d'y retourner. Malheureusement elle n'a plus eu l'occasion de nous laisser ses impressions. Nous pouvons seulement estimer l'importance qu'elle attachait à la sagesse bouddhique dont elle cite à plusieurs reprises les quatre vœux comme une sorte de testament – plus secret qu'une prière (YO, p. 314) – exprimé entre autres lors du service funéraire de Grace Frick en 1979, puis lors du sien en 1985 :

Sophie Shamim

Si nombreux que soient mes défauts,
Je m'efforcerai d'en triompher.

Si difficile que soit l'étude,
Je m'appliquerai à l'étude.

Si ardu que soit le chemin de la Perfection,
Je ferai de mon mieux pour y marcher.

Si innombrables que soient les créatures
errantes dans l'étendue des trois mondes,
Je travaillerai à les sauver.

“Les Quatre Vœux bouddhiques”